

Christian Bromberger - symboles et rituels sportifs dans le monde contemporain - 12 janvier 2006

Une métropole lyonnaise visible à l'international ; des habitants, acteurs, territoires fiers de leur appartenance collective à cette métropole ; des politiques publiques « faisant sens » pour tout un chacun malgré leur inévitable complexité ...

Ces trois objectifs sont au cœur de la démarche « Lyon 2020 » initiée par le président du Grand Lyon, Gérard Collomb.

Difficile d'y répondre sans s'appuyer sur ce qui singularise notre métropole, sans mobiliser les emblèmes qui demain pourront porter notre fierté, sans réinterroger les processus par lesquels, dans notre société démocratique, à la fois atomisée et hypermédianisée, la collectivité publique peut transmettre ses valeurs.

A travers le cycle de conférences « images et signes : le trop plein ? », le Grand Lyon et Économie & Humanisme vous invitent à réfléchir à cet enjeu central de la traduction symbolique de nos constructions territoriales et de nos politiques publiques rationnelles.

Nous avons souhaité vous offrir, à la suite de chaque conférence, une synthèse sous forme de vademecum où vous retrouverez la teneur de l'exposé de nos différents invités, afin de tisser avec vous un lien tout le long du cycle.

Lisez vite ce petit - trait d'union -

La conférence



Le sport, et le match de football en particulier, sont-ils l'expression d'une nouvelle forme de rituels adaptés à notre temps ? Pour Christian Bromberger, le spectacle offert par le sport ne se réduit pas à ce qu'il nous montre, il est porteur de significations inattendues. Le football théâtralise les valeurs du monde contemporain. Premièrement, il exalte le mérite, la performance, la compétition entre égaux (Kopa, Pelé ou Zidane ont atteint la gloire par eux-mêmes et non par leur naissance). De fait, les compétitions sportives ont pris corps dans des sociétés démocratiques. Dans la Grèce Antique, d'abord, puis dans l'Angleterre du XIX^e siècle où la remise en cause des hiérarchies et la compétition sociale étaient devenues pensables. Le football valorise aussi le travail d'équipe, la solidarité, la division des tâches, à l'image du monde industriel

dont il est historiquement le produit et une expression de sa culture (Sochaux et Peugeot ; la Juventus de Turin et la Fiat ; les Verts de Saint Etienne et Casino).

Le football donne également à voir et à penser l'incertitude des statuts individuels et collectifs que symbolisent les ascensions et le déclin des joueurs vedettes ou des équipes. Le meilleur ou le plus doté ne gagne pas toujours (le club amateur de Calais finaliste de la Coupe de France en 2000). Au football, l'aléatoire, la chance et les erreurs d'appréciation tiennent une place singulière (par un exploit ou une bétise, un joueur peut devenir d'un seul coup « un héros ou un zéro »). De ces impondérables, qui peuvent modifier la trajectoire d'une balle, les joueurs et les supporters tentent de se prémunir par une profusion de micro-rituels (embrasser le crâne chauve d'un gardien) qui visent à amadouer le sort. Avec ses rebonds imprévisibles, le match se prête aussi à penser les vices et les vertus de l'erreur. Après les défaites, les supporters ruminent les fautes des leurs et désignent les coupables : l'entraîneur, tel joueur et surtout l'arbitre souvent érigé en bouc émissaire. Mais les erreurs ont parfois, sur le terrain comme dans la vie quotidienne, des conséquences fructueuses et inattendues : un tir raté peut aboutir à un but.

Pour réussir dans la vie contemporaine, s'il faut du mérite, de la solidarité, de la chance, il faut aussi savoir leurrer, comme s'effondrer dans la surface de réparation pour un coup qu'on n'a pas reçu, par exemple. A ce type de ressort, la figure noire de l'arbitre oppose les rigueurs de la loi. Pourtant, la justice est ici singulière : immédiate, irrévocable, mais laissée à la libre interprétation de l'arbitre. Le stade est le théâtre d'erreurs judiciaires sans appel et souvent déterminantes sur le résultat du match, rappelant que la partie ne peut se dérouler sans un minimum d'arbitraire. Il donne ainsi à voir un monde humainement pensable et tolérable, où les évaluations du mérite et de la chance sont multiples, les interprétations indéfinies.

Le football exprime aussi des sentiments d'appartenance. Chaque confrontation fournit au spectateur un support à la symbolisation d'une des facettes de son identité (locale, professionnelle, ethnique, etc.). Le sentiment d'appartenance se construit ici, comme ailleurs, dans un rapport d'opposition plus ou moins virulent à "l'autre". Ainsi,

toute rencontre entre villes ou nations rivales prend-elle l'apparence d'une guerre ritualisée, avec ses hymnes et ses fanfares, ses mots d'ordre, ses étendards, etc. Cette mobilisation permet au corps social de se rassembler. Dans le stade la communauté prend conscience de soi et se pose. De fait, l'équipe, par son style, est le symbole d'un mode propre d'existence collective. Bien que le style, revendiqué comme expression identitaire, ne corresponde pas forcément à la pratique réelle des joueurs, il renvoie à l'image qu'une collectivité se donne d'elle-même et qu'elle souhaite donner aux autres (la vaillance laborieuse des Verts). La composition de l'équipe peut aussi symboliser cette identité collective (l'équipe de France image "idéale" du melting-pot à la française).

Cependant, les évolutions économiques et juridiques récentes, en favorisant la multiplication des transferts, ont modifié le jeu d'identification entre le public et le style de son équipe. À la célébration de l'entre-soi, s'est substitué un show de vedettes regroupées dans une même équipe qui, de symbole, ne fonctionnerait plus que comme simple signe de ralliement.

À ces conditions, les grands rassemblements sportifs sont-ils assimilables à des rituels ? Dans la tradition anthropologique, un rituel se définit par un certain nombre de propriétés : rupture avec le quotidien, calendrier cyclique, paroles, gestes et objets qui visent la faveur du destin, etc. Durkheim définissait le rituel par ses fonctions : assurer, dans des temps particuliers, la continuité d'une conscience collective, attester à soi-même et à autrui que l'on fait partie du même groupe, ressouder le corps social et régénérer le sentiment de communauté. Entre la grande rencontre sportive et un rituel, on repère des affinités : le stade comme « sanctuaire du monde industriel », la périodicité, la ferveur des fidèles, les hymnes, des gestes codifiés, des accessoires singuliers, etc. Il manque toutefois une représentation du monde sous-jacente qui fonde le rituel. Les spectacles sportifs ne nous expliquent en rien d'où nous venons et où nous allons, ils ne correspondent à aucun mythe fondateur. Pour C. Bromberger, il s'agit d'un rituel sans exégèse ni transcendance qui consacre, sur le mode de la fiction dramatique, les valeurs fortes de nos sociétés : mérite, solidarité, compétition, performance, mais aussi ruse et arbitraire.

À sa façon, la grande manifestation sportive contribue à réunifier un corps social, mais elle balance entre le rituel et le spectacle. Elle a un statut mixte, qui symbolise le brouillage contemporain des formes complexes de la vie collective. Dans les années 1970, les sciences sociales prédisaient le déclin inexorable des rituels

dans les sociétés postindustrielles. Sans aucun doute, elles se sont trompées.

On assiste partout à l'émergence et à la revitalisation foisonnante de fêtes et de cérémonies, et à travers les grandes manifestations sportives peut-être voyons-nous naître un nouveau genre de rituel : un rituel au diapason des contradictions de notre temps.

L'équipe organisatrice des conférences
Lyon, le 20 janvier 2005

Éclairages

Les grandes manifestations sportives théâtralisent les valeurs et les codes du monde contemporain : mérite, solidarité, chance, droit, justice.

En leur temps les jeux olympiques de l'antiquité ont eu vocation à figurer, sinon l'affrontement guerrier, du moins les conditions du combat : la course, le lancement du poids et du disque, la projection du javelot sont les modalités euphémisées et esthétisées du combat des jeunes guerriers. Les jeux ont, à ce titre, le même statut que la tragédie : ils mettent en représentation une violence subie ou voulue, mais paradoxalement régulée par sa mise en scène.

La restauration des jeux par Pierre de Coubertin a lieu, en 1896, dans un contexte de promotion des états-nations et d'expansion des empires coloniaux. Cette restauration fait mémoire de cette double condition que les cités grecques avaient posée à la pratique des jeux : ordonner la trêve des combats et convertir les défis guerriers en compétitions d'athlètes. Ainsi, si les pratiques sportives théâtralisent les valeurs contemporaines, elles maintiennent aussi la relation à un ordre transhistorique qui est celui de la guerre.

L'intensité des pratiques des supporters dans les stades fournit un autre indice de cette porosité entre l'ordre de la confrontation « symbolique » et celui de l'affrontement physique direct.

Par ailleurs, la compétition sportive atteste d'une modalité fondamentale des collectifs humains : la construction d'une identité dans le temps. Malgré son caractère éphémère, elle renvoie au temps long des origines, au temps de la fidélité à une histoire commune, celle d'une nation, d'une ville, d'une communauté professionnelle, d'une confession religieuse, d'une appartenance partisane ou ethnique.

Le mérite du spectacle sportif ne tiendrait donc pas seulement à sa capacité de rendre visible certaines des propriétés du monde démocratique contemporain. Il tiendrait à la multiplicité des temporalités et des ordres de réalité à laquelle il nous rapporte.